

DARATT



SAISON SÈCHE



 **Prix spécial du jury** 
Festival de Venise 2006

CHINGUITTY FILMS et GOÏ-GOÏ PRODUCTIONS
présentent

DARATT



SAISON SÈCHE

Un film de
Mahamat-Saleh HAROUN

Durée 1h35

Sortie le 27 décembre 2006

PYRAMIDE
DISTRIBUTION

5, rue du Chevalier de St. George
75008 PARIS
Tél. : 01 42 96 01 01
Fax : 01 40 20 02 21

RELATIONS PRESSE

Robert Schlockoff / Valérie Chabrier
9, rue du Midi - 92200 Neuilly
Tél. 01 47 38 14 02 - rskom@noos.fr

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com

Synopsis

Tchad, 2006. Le gouvernement a accordé l'amnistie à tous les criminels de guerre. Atim, seize ans, reçoit un revolver des mains de son grand-père pour aller retrouver l'homme qui a tué son père...

Atim quitte son village et part pour N'djaména, à la recherche d'un homme qu'il ne connaît même pas. Il le localise rapidement : ancien criminel de guerre, Nassara est aujourd'hui rangé, marié et patron d'une petite boulangerie...

Atim se rapproche de Nassara, lui fait croire qu'il cherche du travail et se fait embaucher par lui comme apprenti boulanger, avec la ferme intention de le tuer... Intrigué par l'attitude d'Atim à son égard, Nassara le prend sous son aile et lui apprend l'art et la manière de fabriquer du pain...

Au fil des semaines, une étrange relation se tisse entre les deux êtres. Malgré sa répugnance, Atim semble trouver chez Nassara la figure paternelle qui lui a toujours fait défaut ; de son côté, Nassara découvre chez l'adolescent un fils potentiel.

Un jour, il lui propose de l'adopter...



Note d'intention

Au Tchad, la guerre civile dure depuis 1965 ; elle a fait de nombreuses victimes. Parmi les 40 000 tués ou disparus sous le règne d'Hissène Habré, j'en connaissais beaucoup. Un de mes oncles en faisait partie... Après avoir été enlevé, on ne l'a plus jamais revu. Moi-même j'ai été blessé - j'ai dû quitter mon pays sur une brouette, embrassant les chemins de l'exil ; autant dire que j'ai vécu ce drame dans ma chair...

À chaque fois que je retourne au Tchad, je suis confronté à cette réalité de l'après-guerre ; elle est là, omniprésente, comme une histoire en suspens, jamais terminée, une page qu'on n'a pas encore tournée... Je connais nombre des acteurs ayant participé à cette tragédie ; il m'arrive même de les côtoyer. Ils ont tué, violé, brûlé, endeuillé, pillé... s'en sont pris aux plus vulnérables qui, en définitif, sont les laissés pour compte d'aujourd'hui. Les bourreaux d'hier, eux, sont devenus des gens de pouvoir et parquent sans être inquiétés.

Ce qui est terrible dans les guerres civiles, c'est qu'elles légitiment toutes les atrocités, tous les crimes et, tout compte fait, les absolvent. C'est ce sentiment d'injustice qui nourrit le désir de vengeance - qui n'est, au fond, qu'un désir de justice.

DARATT ne traite pas de la guerre civile, mais de ses conséquences. Ce qui m'intéresse, c'est le paysage après la tempête. La vie, obstinément à l'œuvre, dans les champs de ruines et de cendres. Comment en effet continuer à vivre ensemble après tant de violence et de haine ? Quelle attitude adopter face à l'impunité ? Se résigner ou se faire justice soi-même ? Et quand on choisit cette dernière option, c'est quoi tuer un homme ?

Mahamat-Saleh HAROUN

Rencontre avec Mahamat-Saleh Haroun

Votre film traite du passage à l'âge adulte.

Il traite de l'apprentissage mais il traite aussi du pardon et de sa nécessité impérieuse pour pouvoir « grandir ». Comment créer son propre chemin lorsqu'on hérite d'une situation historique et familiale et des devoirs qu'elle impose ? Comment trouver sa voie quand un ancien vous confie une mission aussi lourde à porter que celle que le grand-père de Atim lui confie ?

Daratt est aussi une fable morale sur la possibilité de tuer.

Il s'agissait pour moi de poser, dans la dignité et la responsabilité, cette question : qu'est ce que tuer un homme ? Est-ce une chose facile ? Peut-on faire 500 km et tirer de sang froid sur un homme ? J'ai vu une fois un homme abattu devant moi. Vous savez, on ne l'oublie pas. Cela se passe en une fraction de seconde, mais c'est une image qui vous poursuit pour toujours. Mais Daratt est aussi un film qui s'interroge sur la transmission et sur les héritages que nous devons assumer. Qu'est-ce qu'on laisse comme choix, comme legs, comme horizon, à un jeune tchadien, en 2006 ? Il existe, en Afrique, aujourd'hui, une génération d'orphelins : des jeunes qui n'ont ni repères, ni références vis-à-vis desquelles se définir. Il est très difficile, par exemple, de voir les films de nos aînés. Il est impossible de bâtir dans le désert... Comment

un jeune peut-il sortir du cercle infernal de l'histoire et de la mémoire familiale ? En mettant en scène l'exécution de l'homme qui a tué son père, Atim sort, par la fiction, de ce cercle infernal. La fin du film témoigne d'une croyance dans le pouvoir de la fiction.

La fiction offre la possibilité de créer un imaginaire commun possible, une utopie. L'Afrique, et le Tchad qui est en guerre civile depuis plus de quarante ans maintenant, ont besoin de se créer une nouvelle identité. Le cinéma permet aux gens de s'accaparer les histoires qu'on leur raconte et, ainsi, de façonner l'identité d'un pays. Je m'étonne que le cinéma d'aujourd'hui refuse d'adopter un point de vue moral sur les sujets qu'il traite. Comme si on voulait à tout prix se déresponsabiliser.

Vous filmez les décors de manière minimaliste, presque abstraite. Vous ne faites rien pour exalter la couleur locale, le pittoresque. De sorte qu'on a le sentiment que cette histoire aurait pu se dérouler n'importe où.

D'abord, j'ai voulu créer une rupture entre le monde de la ville et celui de la campagne. Monde rural d'abord, où l'on attend les décisions un peu comme des messages divins, en écoutant la radio. Un monde, où l'on est le spectateur de sa propre vie. Puis, la ville, où tout se passe, tout se décide. J'ai choisi de débarrasser le film de tout élément exotique ; c'était la seule manière de tourner cette histoire. J'ai surtout travaillé les mouvements des personnages dans le décor. À cet égard j'ai conçu le décor de la boulangerie comme une scène de théâtre. J'ai pris grand soin aux entrées et aux sorties des personnages. Cette petite boulangerie

est une arène ; un lieu de confrontation. Le rapport des deux personnages principaux passe par l'intensité de leurs rapports physiques, la manière dont ils se croisent, dont ils se frôlent, dont ils se flairent etc.

Comment avez-vous obtenu des comédiens cette intensité physique ?

Les acteurs sont tous non-professionnels - au Tchad il n'existe pas d'acteurs professionnels. Afin de vivre dans un même espace, il faut accepter et tolérer les autres. La boulangerie de Nassara n'est donc pas une simple boulangerie, mais le microcosme d'un pays où des parties de la population se détestent. J'ai voulu toucher à quelque chose qui est de l'ordre du théâtre sans pour autant faire du théâtre. Sur le plateau, j'ai interdit aux deux comédiens de se parler, avant et après les prises. Pendant la préparation, je n'ai pas fait de répétitions. Ils se regardaient, sachant qu'ils allaient jouer ensemble, mais ils ne pouvaient se parler. Cela a créé une tension. Dans la mesure où il s'agit d'un film sur deux individus qui ont besoin l'un de l'autre pour se définir, j'ai tenu à filmer en plans serrés, à traquer les expressions. Ce qui se passe entre eux est de l'ordre de l'indicible, de la confrontation animale. Cela passe par le regard, l'odorat. De plus, le contexte de la guerre leur est familier.

Comment avez-vous choisis vos acteurs et quel est le rapport de chacun d'eux avec la guerre civile ?

Le jeune est lycéen. Il est né à l'étranger et a vécu la guerre

à travers sa famille, ses oncles etc. Je l'ai d'abord choisi pour l'intensité de son regard. En plus il aime la poésie. Pendant les auditions, il a récité ***Les Fleurs du mal***. À N'Djamena, dans une pièce poussiéreuse, à quarante degrés, cela prend une autre dimension...

Je me suis dit : quelqu'un qui aime la poésie ne peut pas être mauvais... Le comédien qui joue le boulanger s'est déjà servi d'une arme. Il connaît bien la guerre pour avoir côtoyé des soldats et vécu avec eux. De plus, les histoires de vendetta sont assez courantes au Tchad. La connaissance du contexte a donc beaucoup aidé les acteurs à composer leur rôle.

Le comédien qui joue Nassara a-t-il réellement un problème de voix ou est-ce quelque chose que vous avez inventé ?

Je l'ai inventé. L'utilisation de cet appareil donne à Nassara quelque chose d'imprévisible, de fragile, de complexe. C'est quelqu'un qui n'a plus de voix. Il s'exprime difficilement alors qu'il se doute bien que ce jeune a un compte à régler avec lui. Il n'en parle jamais. Nassara est à la recherche de la rédemption, mais il est incapable d'assumer publiquement, de s'excuser. Tout le problème est là. Il demande pardon à Dieu, mais il n'a pas le courage de demander pardon au fils de l'homme qu'il a tué. De même, la volonté d'adopter Atim est une manière indirecte d'implorer son pardon, sans le faire de manière frontale, sans oser l'afficher. Cela dit, il veut aussi le pousser à bout, le piéger, l'empêcher de devenir quelqu'un comme lui ; ce qui arriverait inévitablement si Atim l'assassinait. Il le provoque en le poussant à venir à la mosquée avec lui etc. Nassara est un personnage trouble et romanesque.

Il y a un moment saisissant dans le film : celui où, pour la première fois, Atim réussit à faire du pain tout seul. On a alors le sentiment que le travail peut constituer un moyen de se réconcilier avec son pays et, surtout, avec soi-même.

Oui, notamment pour ce qui concerne le travail manuel, un peu comme le cinéma, on offre au regard des autres. Le travail rapproche les hommes lorsqu'il est l'occasion d'une transmission. Le travail a un rapport avec la filiation : afin qu'une activité puisse continuer d'exister, il faut accepter d'en léguer le savoir-faire. Le moment où Atim réussit son pain est le moment où il bascule. Il se dépasse, il devient un autre car le travail le libère. Il est très important de réussir quelque chose par soi-même. C'est un accomplissement vital.

Oui, d'autant qu'avant le personnage d'Atim éprouve des difficultés à se lier avec les autres et à s'ouvrir au monde.

D'où la nécessité d'une figure paternelle ! D'un personnage qui transmet le relais, qui aide à bâtir du sens, qui nous fait comprendre que le monde doit continuer à exister. Il est nécessaire, pour que l'histoire continue, de fabriquer une mémoire. Atim se découvre au contact du boulanger, grâce à la confrontation. Nassara, bien qu'il soit un personnage odieux, le prend en charge. Il détourne les mauvaises énergies d'Atim, il les canalise. À un moment donné, on a besoin de quelqu'un qui guide nos pas.

La guerre civile au Tchad

Le Tchad connaît depuis octobre 1965 une situation de guerre civile. La déclaration d'indépendance, signée le 11 août 1960, a ravivé l'opposition entre le Sud, animiste et chrétien, et le Nord, musulman, influencé par le nassérisme. D'abord sous l'emprise d'hommes du Sud, François Tombalbaye puis Félix Malloum, le Tchad fut dirigé à partir de 1979 par des hommes du Nord : Goukouni Weddeye, Hissène Habré et Idriss Déby qui ont conquis le pouvoir en s'appuyant sur leur ethnie d'origine. Malgré la signature de plusieurs accords entre le président Déby et certaines factions armées, l'instabilité perdure, notamment dans le Sud, dans la région du lac Tchad, et plus récemment dans l'Est. Le gouvernement en place à N'Djamena est, aujourd'hui, loin de contrôler l'ensemble du territoire national. Le pays est aujourd'hui complètement exsangue en raison des effets conjugués de la guerre, de la sécheresse et de la famine.

MAHAMAT-SALEH HAROUN

Né en 1960, à Abéché, au Tchad, Mahamat-Saleh Haroun a fait des études de cinéma à Paris, puis de journalisme à Bordeaux. Il travaille pendant plusieurs années comme journaliste avant de revenir à ses premières amours...

En 1994, il réalise son premier court-métrage, *Maral Tanié*. Cinq ans plus tard, il signe son premier long métrage, *Bye Bye Africa*, qui reçoit deux prix au festival de Venise, dont celui du Meilleur Premier film.

En 2002, il réalise *Abouna*, sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes. Distribué par MK2 en France, le film sort un peu partout en Europe et dans le monde.

Autres réalisations :

2005 : *Kalala*, documentaire (52 mn)

2001 : *Letter from New York City*, court métrage (13 mn)

1996 : *Sotigui Kouyaté, un griot moderne*, documentaire (52 mn)

1996 : *Goï-Goï*, court métrage (15 mn)

1995 : *Bord'Africa*, documentaire (52 mn)

Liste artistique

Atim.....Ali Bacha BARKAÏ
Nassara.....Youssef DJAORO
Aïcha.....Aziza HISSEINE
Moussa.....Djibril IBRAHIM
La tante de Moussa.....Fatimé HADJE
Le grand-père.....Khayar Oumar DEFALLAH

Liste technique

Écrit et réalisé par.....Mahamat-Saleh HAROUN
Directeur de la photographie.....Abraham HAILE BIRU
Montage.....Marie-Hélène DOZO
Son.....Dana FARZANEHPOUR
Une production.....Abderrahmane SISSAKO
et Franck Nicolas CHELLE / Chinquitty Films (France)
Mahamat-Saleh HAROUN / Goï - Goï Productions (Tchad)
Une coproduction.....Diana ELBAUM & Sébastien DELLOYE
Entre Chien et Loup (Belgique)
et Simon FIELD & Keith GRIFFITHS
Illuminations Films for New Crowned Hope (G.B.)
Producteurs associés.....Léon PERAHIA / Araneo Belgium
En coproduction avec.....Arte France Cinéma / Entre Chien et Loup
New Crowned Hope Festival Vienna 2006 / Araneo Belgium

Avec la participation du Fonds Sud Cinéma / Ministère de la Culture et de la Communication CNC / Ministère des Affaires Étrangères France. Avec le soutien du Fonds Images Afrique et de La Coopération belge au Développement / DGCD (www.dgcd.be) / Service public fédéral Affaires Étrangères Belgique / City of Vienna / Department for Cultural Affairs (Autriche). Avec la participation du Festival International du Film d'Amiens, du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique et des télédiffuseurs wallons / Canal + / Sofica Soficinéma 2 et Télé-Tchad / Bande originale Wasis DIOP
Vente à l'étranger PYRAMIDE INTERNATIONAL / Distribution PYRAMIDE

France / Belgique / Tchad / Autriche - 2006 - 95 mn - 35 mm - Couleur - 1.85 - Dolby SRD

